

ENTRETIEN
AVEC
KHALED
OSMAN

Propos recueillis par
EMMANUÈLE SANDRON

« On est auteur dès le moment où on traduit »

A l'occasion de la parution de son premier roman, *Le Caire à corps perdu* (éd. *Vents d'ailleurs*) et de *Muses et égéries*, sa dernière traduction de Gamal Ghitany (éd. *du Seuil*), j'ai eu envie d'interroger notre collègue arabisant Khaled Osman sur sa pratique de la traduction et son entrée en écriture. L'entretien a commencé dans un pub irlandais à Paris, et s'est achevé à la terrasse des Deux Suds, dans la cour intérieure de l'Espace Van Gogh à Arles. Du Nord au Sud, et du Sud au Nord, tel est le voyage auquel il nous convie.

TRADUCTION

Comment choisis-tu les textes que tu traduis ?

À vrai dire, j'ai besoin de sentir une certaine connivence avec un texte pour le traduire. Le roman dont je viens d'achever la traduction est dû à un jeune auteur égyptien originaire d'Assouan, Ahmad Aboukhnegar.

Le Ravin du chamelier, extrait (lu en lecture bilingue aux Croissants littéraires durant les Assises 2011 à Arles) : *Voilà comment les choses se sont passées : le chameau de l'eau ayant remarqué que l'adolescent était distrait et que son chamelon avait discrètement ralenti pour ménager à son maître une plage de rêverie, il en a profité pour traîner, faisant mine d'aller mordiller une brindille au bord de la piste, ou d'aspirer une grande bouffée d'air pour se donner un peu d'énergie avant la prochaine halte – dès qu'ils passeraient à proximité d'un point d'eau, les hommes rempliraient de nouveau les outres. D'une brindille, le chameau de l'eau est passé à une autre, puis à une troisième qui l'a finalement entraîné hors de la piste.*

C'est un univers qui m'est totalement étranger, moi qui suis un homme des grandes métropoles. Je ne suis jamais allé dans le désert, je n'ai jamais conduit une caravane, et pourtant ce texte parle d'héritage, de responsabilité, de faute – l'adolescent auquel on a confié « le chameau de l'eau » et qui a failli à sa mission – et là, ce sont des choses qui me concernent, qui nous concernent tous.

Il y aurait une certaine universalité... ?

Il y a deux façons de considérer la littérature arabe. Soit on la voit comme un monde exotique, qui nous est totalement étranger. Soit on se dit : « Finalement, par-delà les différences indéniables, ces gens-là sont comme nous. » Je n'aime pas trop en rajouter dans la métaphore du passeur, mais pour moi, la littérature arabe était semblable à cette cargaison vitale que je me devais de préserver et de rendre disponible, pour tenter de réduire l'ignorance entre les hommes et les inviter à aller les uns vers les autres.

D'où te vient le goût des mots ?

De mon père. Il a quitté Le Caire pour travailler comme traducteur à l'Unesco à Paris (de l'anglais et du français vers l'arabe). Quand j'étais enfant et que je demandais : « Comment dit-on ça ? », il me renvoyait aux dictionnaires : « Va voir, et on en parle après ! » ou bien « Tiens, lis-nous donc la définition ! » C'est un apprentissage qui m'a énormément servi, même si aujourd'hui, je travaille plus à l'intuition, ne consultant le dictionnaire qu'en dernier recours. J'ai remboursé une infime partie de ma dette envers lui dans ma présentation de *La mystérieuse affaire de l'impasse Zaafarani*, que j'avais traduit pour Actes Sud : « Je dédie cette traduction à mon père, qui m'a enseigné la quête du mot juste et dont l'opiniâtreté perfectionniste demeure pour moi un modèle. »

Parle-nous de ton parcours...

Je suis né au Caire, mais je suis arrivé en France à l'âge de quarante jours. À l'époque, comme beaucoup de migrants, mes parents pensaient que s'ils parlaient arabe à leurs enfants, ceux-ci n'apprendraient jamais le français. J'aurais plein d'anecdotes sur le bilinguisme à te raconter – il y en a d'ailleurs une dans mon roman...

Le Caire à corps perdu, extrait : On citait en exemple le cas de cette petite fille, née de père égyptien et de mère britannique, qui apprenait le français à l'école et rentrait ensuite faire ses devoirs avec sa nounou

espagnole. Eh bien, que croyez-vous qu'il arriva ? La petite fille, au lieu de sortir de ce contexte chanceux en polyglotte accomplie, sombra dans une aphasie dont elle ne ressortit jamais. Que cette histoire soit authentique ou non, ses parents ne se la sont pas fait répéter deux fois.

Dois-je comprendre que ce passage est – lui comme d'autres – autobiographique ?

Mais non, Emmanuèle, que vas-tu imaginer ? Disons seulement que, par un phénomène inexplicable à ce jour, mon personnage a partagé avec moi certaines expériences (*rires*). À douze ou treize ans, je me suis rendu compte que, même si j'arrivais à me débrouiller en arabe, mon élocution déclenchait chez mes interlocuteurs un froncement de sourcils amusé. Pour y remédier, je me suis engagé fébrilement dans l'étude de l'arabe, je devais absolument m'approprier cette langue.

Le premier livre que j'ai réussi à lire en arabe, c'était *Afin que la fumée ne s'envole* d'Ihsan Abd-el-Qouddous. C'est un roman assez mineur, mais pour moi ce fut un bonheur extraordinaire, qui m'a soudain ouvert tout un champ de possibles. Mon intérêt pour la littérature arabe existait déjà, mais, avant cela, je ne pouvais lire que des ouvrages traduits. Là, j'avais enfin accès à ma propre culture dans le texte.

Le Caire à corps perdu, extrait : Il ouvre le livre et en feuillette les premières pages. D'emblée, il sait que c'est ce livre-là qu'il lui faut. De retour à la maison, il s'installe sans plus attendre sur la caisse en bois du balcon dont il a allumé la discrète veilleuse, puis commence à lire dans le calme de la nuit... Dans cette semi-pénombre presque féerique, il découvre avec satisfaction qu'il connaît plus de mots qu'il ne croyait, suffisamment en tout cas pour deviner la plupart de ceux qui lui manquent. Désormais, c'est un univers entier qui s'ouvre devant lui, dans lequel il ira de merveille en merveille.

C'est quelque chose que tu partageais avec tes amis parisiens ?

Non, avec ceux d'entre eux qui étaient aussi lecteurs, nous parlions plutôt de Dostoïevski, de Garcia Marquez ou de Céline ! Mais la littérature arabe, ça restait un plaisir solitaire (*rires*). J'ai continué à dévorer des livres et, en parallèle, j'ai passé un bac scientifique, poursuivant ensuite des études, puis une profession, qui étaient aux antipodes de la littérature. C'est délibérément que j'ai choisi de ne pas faire de la traduction littéraire un métier, je tenais à ce que cela reste

une passion. Ça m'a permis de garder ma liberté pour traduire ce que j'aime. Je dis cela en toute humilité, je ne voudrais pas que ce soit mal perçu par ceux dont c'est le métier et pour qui j'ai infiniment de respect.

Quand le déclic est-il arrivé ?

Cette littérature arabe traduite en français, j'en ai d'abord été un lecteur compulsif avant d'en devenir partie prenante. Comme il y avait très peu de livres, ils étaient généralement de très haute tenue. C'est ainsi que j'avais lu *Des hommes sous le soleil*, du romancier et nouvelliste palestinien de génie Ghassan Kanafani (assassiné à 36 ans). Le traducteur, Michel Seurat, non content de l'avoir magnifiquement traduit, avait rédigé une présentation très éclairante. Cette lecture a été un vrai choc pour moi. Tu sais, ce moment où l'enfant voit un avion décoller et se dit : « plus tard, je ferai pilote » ? Eh bien, j'ai eu exactement cette sensation-là, sauf que moi, je voulais « faire Michel Seurat » (qui, soit dit en passant, serait pris en otage au Liban quelques années plus tard et exécuté pour des raisons obscures, auxquelles la traduction de ce livre n'est peut-être pas étrangère).

C'est là que j'ai commencé à m'exercer sur des fragments très variés, aussi bien des textes de stylistes arabes classiques (Manfaluti) que des extraits de romans modernes, notamment deux chapitres d'un roman de Mahfouz que j'aimais bien. Je trouvais incroyable que seul un de ses livres – *Passage des miracles* – soit disponible en français. Quand l'idée de devenir traducteur s'est cristallisée, je me suis dit : « Pourquoi ne pas montrer tes deux chapitres à un éditeur ? » Je les ai donc envoyés par la poste à Sindbad (je devais avoir vingt-deux ou vingt-trois ans) et, trois semaines plus tard, l'éditeur me commandait la traduction complète (un contrat sans droits proportionnels, mais à un tarif très correct). C'était *Le voleur et les chiens*, en 1985. Puis il y en a eu un deuxième...

Est-ce que le Nobel n'est pas arrivé à ce moment-là ?

Si. Cette deuxième traduction, *Récits de notre quartier*, était sous presse quand Mahfouz a reçu le prix. L'éditeur m'a appelé de lui-même pour m'accorder par avenant un pourcentage sur les ventes, estimant juste que je profite de ce succès inattendu : avec le Nobel, on a commencé à parler beaucoup plus de la littérature arabe dans la presse. Ça m'a conforté dans le sentiment que j'allais continuer à traduire.

Comment es-tu passé de Mahfouz à Ghitany ?

En traduisant les entretiens autobiographiques de Mahfouz. Ses propos étaient recueillis par Ghitany qui, lui aussi, n'avait à l'époque qu'un seul roman en français – *Zayni Barakat*, traduit par Jean-François Fourcade. Ce qui m'a frappé, dans ces entretiens, c'est qu'ils se déroulaient au cours de longues balades des deux auteurs dans les rues du Caire, ils y parlaient d'architecture, de littérature, de cinéma...

Et après ?

Ghitany n'était que l'intervieweur, mais ses questions étaient aussi intéressantes que les réponses de Mahfouz. Alléché, je commence à lire les autres livres de Ghitany. Et là, nouvelle révélation : je me trouve beaucoup d'affinités avec son œuvre, il y a une tentative de réhabiliter les formes narratives arabes, et ce qu'il écrit porte un ton neuf, inédit en français. Bref, je me verrais bien traduire un de ses romans... Sans compter qu'il y a dans sa bibliographie un vrai joyau : *Le Livre des illuminations* – mais à ce moment-là je ne fais qu'en rêver. Après avoir frappé en vain aux portes des éditeurs, je finis par suivre le conseil de l'un d'entre eux : en parler à l'auteur lui-même, qui s'intéresse de près à ses traductions. Je prends donc contact avec lui au Caire. Comme je me présente, peu sûr de moi, il me met rapidement à l'aise, affirmant que cette rencontre aurait dû avoir lieu depuis longtemps. Il m'apprend notamment que Sindbad avait signé un contrat avec lui peu avant la mort de son directeur, Pierre Bernard. La maison ayant été rachetée par Actes Sud, ceux-ci sont tenus d'honorer le contrat.

Après avoir traduit deux romans pour Sindbad/Actes Sud, je réfléchis au suivant et le rêve du *Livre des illuminations* revient me tarauder. Ce qui va rendre le rêve possible, c'est que le Seuil, après l'avoir abandonné pendant sept ans, se sent une dette envers Ghitany. Je vois bien – et l'auteur aussi – que c'est un projet insensé tant sur le plan littéraire (comment traduire un livre aussi ancré dans le patrimoine arabo-musulman ?) qu'éditorial (une somme de près d'un millier de pages, le plus gros roman arabe contemporain jamais traduit). Mais je veux le faire coûte que coûte. Nous commençons alors à comploter, comme je l'ai raconté dans mon journal de bord (*TransLittérature* n° 32). À force de détermination, nous finissons par convaincre Claude Cherki de le publier. J'avoue que cette traduction est une de celles dont je suis le plus fier.

À côté de cette veine égyptienne, je crois savoir que tu en as poursuivi d'autres...

Oui. D'un côté, il y a eu le désir d'aller à la rencontre d'autres littératures arabes. Je traduis ainsi *Un printemps très chaud*, de la grande romancière palestinienne Sahar Khalifa, elle aussi oubliée des lecteurs français après avoir été ballottée d'un éditeur à l'autre. Puis vient Inaam Kachachi, avec *Si je t'oublie Bagdad*, chez Liana Levi, dont l'héroïne Zeina, Irakienne élevée aux États-Unis, s'est portée volontaire pour aller servir d'interprète à l'armée américaine dans son intervention en Irak (double culture, double regard). Et je viens de traduire *Le Beau Juif*, du Yéménite Ali Al-Muqri, également chez Liana Levi, qui me tient très à cœur car il raconte une folle passion entre une musulmane et un juif au XVII^e siècle.

D'autre part, Patrick Deville m'a appelé un jour pour me demander de coordonner la partie cairote du numéro 12 de la revue *meet*, « Le Caire-Vancouver ». Il me revenait de composer le sommaire, de contacter les auteurs, de traduire certains des textes et de confier le reste à d'autres traducteurs. À l'exception de deux auteurs reconnus, j'ai tenu à présenter des voix inédites, de jeunes poètes d'aujourd'hui ou bien des novellistes écrivant dans une veine absurde. Je me suis rendu compte alors qu'aider de jeunes auteurs à accéder à la traduction était un plaisir immense.

Quelles sont tes principales préoccupations quand tu traduis ? Servir au mieux l'arabe, ou le français ? Comment abordes-tu, toi, cette question de la source et de la cible ?

Écoute, là-dessus, ma position est assez nuancée. Je n'essaie pas de coller à tout prix à la structure d'origine, ce qui serait d'ailleurs assez difficile pour des langues aussi éloignées que l'arabe et le français. Toutefois, et particulièrement lorsqu'il y a un travail spécifique sur la langue, je veux aussi faire passer en français une partie de l'étrangeté de l'original, ce que je m'estime tout à fait fondé à faire, à condition bien sûr de respecter les règles de la langue française. Selon moi, la traduction d'un auteur étranger en français ne doit pas aboutir à une uniformisation qui les domicilierait tous – qu'ils soient arabes, russes, chinois, kazakhs ou cambodgiens – du côté du V^e arrondissement de Paris. Au fond, mon objectif est que la lecture de la traduction provoque le même effet que sa lecture originale. Par exemple, si tel passage m'a fait dresser les cheveux sur la tête (*rires*), je m'efforcerai de provoquer la même réaction chez mon lecteur en français.

À l'aéroport égyptien où il vient d'arriver, un inconnu craint le passage à la douane. Il n'a rien à se reprocher, mais il n'a jamais aimé les formalités. Et au Caire, tout est possible... Il n'a prévenu personne pour ce voyage au pays des origines. Il veut reprendre le contact à son rythme et à sa façon. Il choisit de s'installer dans une petite pension de famille. Dans le taxi, il est pris d'un malaise. Le chauffeur panique, l'abandonne sur un banc et repart sur les chapeaux de roue, emportant par mégarde toutes les affaires de l'étranger.

C'est ainsi que commence ton premier roman, paru récemment chez Vents d'ailleurs. À partir de là, tu cultives les paradoxes : le taxi a bien mené le protagoniste principal à destination, mais l'homme, frappé d'amnésie, l'ignore. Alors qu'une heure plus tôt, il avait peur que son pays se dérobe à lui, c'est sa mémoire qui le fuit.

Je crois que ce thème du retour au pays hante tous ceux qui, à un titre ou à un autre, sont partagés entre deux cultures. Et ce retour rêvé est forcément porteur de ces paradoxes que tu as décelés : décalage entre des souvenirs idéalisés et une réalité changée, entre la vision dépréciative portée par l'Occident et la conscience du personnage d'appartenir à une culture si riche.

Ce livre, ce serait le livre de la mémoire, de la quête d'identité ? Es-tu parfois saisi de cette crainte, d'être un homme sans papiers, sans mémoire ?

Je crois que certaines dérives actuelles nous obligent tous, porteurs de papiers ou non, à nous interroger sur ce que nous ferions si nous étions soudainement contraints de prouver qui nous sommes. Mon projet était de montrer à travers un parcours romanesque comment les hommes se construisent une identité, en tâtonnant, en allant puiser au fond d'eux-mêmes ce qui est réellement constitutif de leur personnalité.

Nassi, l'Oublieux, se souvient en réalité de beaucoup de choses. Très naturellement, ce qui va l'aider en premier lieu, ce sont des bribes de poèmes, des extraits de romans, des intrigues de films. Les extraits que tu as choisis viennent-ils comme des pierres de gué pour aller d'un endroit à l'autre du récit ?

Mon narrateur n'a plus de points de repère. J'ai utilisé des extraits qui m'ont marqué dans la littérature et le cinéma égyptiens comme des moments forts, des points lumineux auxquels il se raccroche. Ce

sont bien sûr des textes avec lesquels j'ai vécu, que j'ai aimés. Alors oui, je me suis fait plaisir, mais ces extraits jouent un vrai rôle dans le livre et dans son dénouement, c'est l'intrigue qui les a amenés et non l'inverse. C'est une façon pour moi de montrer que la littérature participe de ce que nous sommes. C'est un « principe actif ».

Tu as bien sûr été attentif à nommer les auteurs des traductions que tu cites. Tu as traduit ou retraduit certains poèmes. Dans ce cas, tu signales « tentative de traduction ». Pourquoi ce mot, « tentative » ?

Je considère qu'en poésie, toute traduction ne peut être au mieux qu'une tentative, plus encore dans le cas de la poésie arabe – dont la concision et la force d'impact sont inégalables. Le foisonnement devient alors un piège mortel. Pour le surmonter, il faut privilégier les images fortes, rogner le texte français jusqu'à l'os, mais même avec ça, on est parfois obligé de restructurer un peu le poème, j'ai parfois dû transformer une strophe de quatre vers arabes en six vers français.

Tu évoques aussi un film tunisien de Mahmoud Ben Mahmoud, *Traversées*, où deux hommes prennent la malle à Ostende. Refoulés à Douvres, ils repartent pour la Belgique, où ils sont aussi déclarés *persona non grata*. Ballottés entre deux pays, voyageurs sans droit de cité, ils sont des prisonniers du passage, ni d'ici, ni de là. Est-ce ainsi que tu te vois, toi ? D'Égypte quand tu es en France et de France quand tu es en Égypte ? Et cet exil à soi-même est-il la condition pour traduire ? Et pour écrire ?

Peut-être... Dans mon cas tout au moins, c'est ainsi que les choses se sont passées. Cette position à l'intersection de deux cultures, que j'ai toujours vécue comme un privilège inestimable (un « supplément d'âme »), a parfois des accents de malédiction. Par exemple, au moment où j'ai entamé l'écriture de ce livre, je me sentais complètement perdu.

... Complètement perdu ?

Bon, tu sais bien que j'exagère toujours un peu. Disons que j'avais cru être aux deux endroits à la fois, et que tout d'un coup, je n'étais nulle part. C'est peut-être ce désarroi qui m'a convaincu de commettre l'irréparable... – je veux dire écrire.

Comment as-tu construit ton livre ?

À côté de ces réminiscences littéraires ou cinématographiques, je

voulais que la quête du personnage principal passe par les sens, qu'il renoue avec le Caire de son enfance, et donc avec une partie de lui-même, à travers des odeurs – celle des « œufs au plat frits dans l'écume de beurre » ou encore celle du jus de canne à sucre –, mais aussi à travers des ambiances sonores ou des bruits.

Le Caire à corps perdu, extrait : *Si la physionomie des bâtiments ne lui inspirait rien, peut-être valait-il mieux se fier aux bruits et aux odeurs ? Il ferma les yeux, sollicitant ses autres sens... [Suit la réminiscence d'une collision de train survenue dans l'enfance.]*

Le carillon du passage à niveau résonnait encore dans sa tête quand il entendit la voix de Faouzi, qui semblait lui parvenir à travers une gangue de coton. Ce dernier s'apprêtait à l'invectiver mais il leva la main pour l'arrêter :

– Faouzi, ne dis rien, contente-toi de me répondre : jusqu'à maintenant, on n'a vu aucun passage à niveau, n'est-ce pas ?

– Où ça ? Ho là, mais tu retardes sérieusement, l'ami ; les passages à niveau, c'était bon à l'époque du train ! Maintenant nous avons le métro, cher monsieur, et d'ailleurs ce sont tes amis français qui...

– La rue où on habitait... Elle était coupée par une voie ferrée !

Comment es-tu entré en écriture ? Est-ce une chose à laquelle tu pensais depuis longtemps ?

C'est plutôt que je me disais : « N'y pense même pas ! Tu n'as aucune imagination ! » Traduisant de grands auteurs, je ne voyais pas ce que je pouvais apporter de plus, rien qui mérite d'encombrer les librairies. J'étais persuadé de n'avoir rien à dire, rien à raconter... un trou noir.

... Un trou noir ?! Comme celui duquel Nassi tente d'émerger pour retrouver qui il est tout en découvrant son pays ?

C'est vrai, cette métaphore du trou noir rejoint la notion de désarroi dont on parlait tout à l'heure. Je n'ai probablement pas choisi pour rien ce dispositif de l'amnésie : celle-ci fonctionne comme une occultation de certaines contradictions que le personnage n'arrive pas à résoudre. Il lui faut en passer par un long cheminement – c'est en cela que son parcours est romanesque – pour diagnostiquer le mal et parvenir à une ébauche de solution.

Te sens-tu davantage auteur maintenant que tu as publié un livre sous ton nom ?

Pour moi, on est auteur dès le moment où on traduit. Pas seulement

parce que la traduction est bien sûr un acte de récréation, mais aussi parce qu'au moment où on traduit, on fait passer plein de choses de soi, des choses qu'on a vécues soi-même dans le temps précédant la traduction, de sorte que celle-ci est marquée par notre propre biographie, et aussi par l'empathie qu'on a ou non avec l'auteur qu'on traduit.

Tu me disais tout à l'heure que tu voulais retrouver et préserver cette ressource précieuse (la littérature arabe) comme l'est la cargaison du « chameau de l'eau ». N'est-ce pas en quelque sorte ce que cherche à faire Nassi ?

Pour mieux se connaître lui-même, il est amené à aller vers les autres. Je me rends compte en te parlant que tout ce que j'ai accompli – que ce soit dans mon parcours personnel, dans mes traductions ou dans l'écriture – s'inscrit dans une certaine cohérence... Finalement, je ne suis peut-être pas si perdu que ça ? (*rires*)

Un grand merci, Khaled !

Bibliographie

TRADUCTION

- Naguib Mahfouz, *Le Voleur et les chiens*, Sindbad, 1985
Naguib Mahfouz, *Récits de notre quartier*, Sindbad, 1988
Mahfouz par Mahfouz, Entretiens avec Gamal Ghitany, Sindbad, 1990
Gamal Ghitany, *La mystérieuse affaire de l'impasse Zaafarâni*, Actes Sud/Sindbad, 1996
Gamal Ghitany, *Les Délires de la ville*, Actes Sud/Sindbad, 1999
Gamal Ghitany, *Pyramides*, Actes Sud/Sindbad, 2000
Gamal Ghitany, *Les Récits de l'Institution*, Seuil, 2001
Gamal Ghitany, *Le Livre des illuminations*, Seuil, 2005
Gamal Ghitany, *Au plus près de l'éternité*, Seuil, 2007
Sahar Khalifa, *Un printemps très chaud*, co-traduction avec Ola Mehanna, Seuil, 2008
Gamal Ghitany, *Les Poussières de l'effacement*, Seuil, 2008
Inaam Kachachi, *Si je t'oublie Bagdad*, co-traduction avec Ola Mehanna, Liana Levi, 2009
Ahmad Alaidy, *Dans la peau de « Abbas el-Abd »*, Actes Sud, 2010
Gamal Ghitany, *Muses et égéries*, Seuil, 2010

Ali Al-Muqri, *Le Beau Juif*, co-traduction avec Ola Mehanna, Liana Levi, 2011

Ahmad Aboukhnegar, *Le Ravin du chamelier*, Actes Sud, à paraître en mars 2012

ÉCRITURE

Le Caire à corps perdu, Vents d'ailleurs, 2011